Questes

Revue pluridisciplinaire d'études médiévales

31 | 2015

Le temps de la fête

« Que le jour recommence et que le jour finisse » : conclusion

Sarah Delale

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questes/4286>

DOI : 10.4000/questes.4286

ISSN : 2109-9472

Éditeur

Les Amis de Questes

Édition imprimée

Date de publication : 31 octobre 2015

Pagination : 125-134

ISSN : 2102-7188

Référence électronique

Sarah Delale, « « Que le jour recommence et que le jour finisse » : conclusion », *Questes* [En ligne], 31 | 2015, mis en ligne le 24 janvier 2016, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questes/4286> ; DOI : 10.4000/questes.4286

« Que le jour recommence et que le jour finisse » : conclusion

Sarah DELALE

Université Paris–Sorbonne

Le 14 février 1402 (n. s.), Christine de Pizan rédige un opusculé de 650 vers qu'elle intitule le *Dit de la rose*¹. Cette œuvre, dédiée à Louis d'Orléans dont elle fréquente alors la cour, prend pour décor un des hôtels parisiens du duc et décrit une fête qui s'est tenue durant le mois de janvier précédent. Alors que la compagnie s'amuse en chantant et en parlant d'amour, la déesse Loyauté apparaît devant l'Assemblée. En trois balades et un rondeau, Loyauté explique aux jeunes hommes présents qu'elle vient sur le commandement d'Amour fonder l'ordre de la rose, destiné à soutenir l'honneur des femmes et à condamner ceux qui les diffament. Tous les nobles présents prêtent serment et Loyauté leur offre à chacun une rose cueillie dans les vergers d'Amour. Peu après le départ de la déesse, l'assemblée se retire pour la nuit. Christine s'endort seule dans une chambre de l'hôtel et voit apparaître en rêve Loyauté, qui lui confie la tâche de perpétuer l'ordre de la rose. La déesse donne à Christine les bulles de l'ordre rédigées en prose, en lettres d'azur sur un parchemin « de fin or² », et charge Christine de diffuser celles-ci dans tout le monde connu afin que des dames reconnues pour leurs vertus deviennent

¹ Christine de Pizan, *Le Dit de la rose*, dans *Poems of Cupid, God of Love*, éd. Thelma S. Fenster, Leiden/New York/København/Köln, Brill, 1990, p. 91–131.

² *Ibid.*, v. 574.

« procureresses³ » de la déesse. Ces dames intégreront dans l'ordre les hommes qui en seront jugés dignes en recevant leur serment et en leur offrant une rose « d'orfavrerie, / D'or, d'argent, ou de brouderie / De soye, ou d'aucune autre chose⁴ ».

Le Dit de la rose illustre bien les différentes modalités temporelles dans lesquelles une fête s'inscrit. Par la narration de la fête courtoise dans l'hôtel du duc d'Orléans, le dit se rattache à la temporalité exceptionnelle d'un événement unique ; c'est la nature de la « fête imprévue » qui caractérise les entrées solennelles⁵ ou les concours de tir organisés le long de l'itinéraire du margrave de Brandebourg⁶. Mais ces vers rédigés à l'occasion de la Saint-Valentin, si on les identifie à la poésie de circonstance composée lors des fêtes, sont liés aux festivités qui trouvent leur sens et leur ordre dans le calendrier cyclique, à la façon du carnaval, des fêtes de la Croix, de l'Assomption, des tirs au papegai ou même de la « saison » du tir. Cyclique, la fête s'enracine ainsi parfois dans un événement fondateur du temps linéaire : une victoire encore fameuse aujourd'hui comme celle de Constantin⁷, ou un avantage momentané au sein d'un conflit au long cours comme celui opposant Sienne à Florence⁸.

La fête conjugue souvent les domaines religieux et profane : les dates des fêtes de la Croix ont peut-être été moins déterminées par le calendrier chrétien que celui de l'année agraire et païenne⁹. Le carnaval, lié au calendrier mobile de Pâques, s'attire souvent la désapprobation du

³ *Ibid.*, v. 507.

⁴ *Ibid.*, v. 536–539.

⁵ Tania Lévy, « La fête imprévue : entrées royales et solennelles à Lyon (1460–1530) », *supra*, p. 33–44.

⁶ Jean-Dominique Delle Luche, « Jours de fête. Les rassemblements des tireurs dans le Saint-Empire et leur organisation temporelle », *supra*, p. 81–108.

⁷ Céline Ménager, « La fête de la Croix : unité du culte, pluralité des fêtes », *supra*, p. 63–80.

⁸ Laura Arrighi, « L'Assomption, fête et création d'identité urbaine. Le cas siennois à la fin du Moyen Âge », *supra*, p. 109–124.

⁹ Céline Ménager, art. cit.

clergé en raison de ses réjouissances toutes profanes – certains opposants allant même jusqu’à organiser des « contre-carnavals » par mesure de protestation. Il faudra Savonarole pour que cette rupture du Carême devienne momentanément une période de pénitence religieuse¹⁰. Le temps du tir cohabite plus ou moins heureusement avec le temps chrétien dans le Saint-Empire : l’heure de début des tirs force les participants à tirer sans avoir rompu le jeûne ou les ecclésiastiques à permettre qu’on quitte l’église avant la fin de la messe¹¹.

Le dit de Christine illustre également les temporalités successives de la fête : il s’ancre à la fois dans une fête et après une fête, lorsque les participants, encore réunis sous un même toit, se sont dispersés pour la nuit. Ainsi, la durée du jour de tir dépasse l’activité du tir proprement dit, puisqu’elle comporte souvent une collation constituant pour certains le principal motif de participation¹². Une fois les festivités achevées, la célébration peut également connaître un prolongement dans un support écrit, qu’il s’agisse des copies du *Dit de la rose* ou des manuscrits enluminés (et plus tard des imprimés) qui rendent compte des entrées solennelles en en décrivant minutieusement le déroulé¹³. La fête peut également se démultiplier : l’ordre de la rose doit donner naissance dans toute l’Europe à de nombreuses fêtes, similaires à celle s’étant tenue dans l’hôtel du duc d’Orléans. Une cérémonie peut ainsi engendrer des événements semblables en apparence, mais ouverts aux variations propres à chaque nouveau lieu d’adoption, comme dans le cas de la Croix où les dates se multiplient pour célébrer un unique objet¹⁴. La durée du carnaval en Italie est marquée par sa variabilité en fonction des villes, mais aussi

¹⁰ Ludmila Nélidoff, « Le carnaval à Rome, Venise et Milan (XIV^e et XV^e siècles) : un miroir de la société », *supra*, p. 45–62.

¹¹ Jean-Dominique Delle Luche, art. cit.

¹² *Ibid.*,

¹³ Tania Lévy, art. cit.

¹⁴ Céline Ménager, art. cit.

par ses incessantes prolongations qui vont jusqu'à l'autorisation du port du masque durant plus de la moitié de l'année à Venise¹⁵.

En dehors de sa dimension temporelle, la fête se caractérise également par la production d'artefacts qui ont une valeur à la fois économique et symbolique : les reliques, les prix des compétitions sportives ou carnavalesques ou les badges des groupes de sociabilité dont tout membre doit « porter l'enseigne¹⁶ », comme la rose ouvragée en métal précieux ou en tissu du dit de Christine. Les décors des entrées à Lyon mobilisent les artistes en dérogeant aux législations urbaines habituelles sur le droit du travail¹⁷ et la dédicace de Sienne à la Vierge entraîne la commande d'œuvres à son effigie auprès des artistes les plus renommés du temps¹⁸. La fête favorise souvent aussi le don d'objets précieux : l'empereur byzantin offre un morceau de la Croix en guise de faveur – objet dont on peut mesurer la valeur au fait qu'on soit allé jusqu'à le mordre pour s'en approprier un fragment¹⁹. À Sienne, les cierges offerts en l'honneur de la Vierge rivalisent de richesse²⁰. La fête entraîne donc presque toujours de gros frais et place la question monétaire au centre de son organisation : aménagements urbains des rues à Sienne²¹, impôts exceptionnels levés à Lyon pour couvrir les frais des entrées²², ou au contraire stricte délimitation du budget alloué au tir pendant une saison dans le Saint-Empire²³, indignation enfin du Dominicain Venturino da Bergamo, face aux dépenses qu'engendre le carnaval à Rome²⁴. À ce

¹⁵ Ludmila Nélidoff, art. cit.

¹⁶ *Le Dit de la rose*, op. cit, v. 223.

¹⁷ Tania Lévy, art. cit.

¹⁸ Laura Arrighi, art. cit.

¹⁹ Céline Ménager, art. cit.

²⁰ Laura Arrighi, art. cit.

²¹ Laura Arrighi, art. cit.

²² Tania Lévy, art. cit.

²³ Jean-Dominique Delle Luche, art. cit.

²⁴ Ludmila Nélidoff, art. cit.

prédicateur, les Romains répondent d'ailleurs qu'il est fou : c'est bien que la fête se définit d'abord par la dépense, dans une société encore largement marquée par la logique du don et du contredon encourageant la largesse des princes puis des instances dirigeant les villes. Tous les acteurs savent qu'une dépense économique correspond bien souvent à un investissement symbolique.

Comment la fête se construit-elle ? D'abord en fonction de ses participants. Le banquet sur lequel s'ouvre *Le Dit de la rose* est d'emblée sélectif : les gens « du tres noble duc d'Orliens » souhaitent « senz estranges gens privez estre²⁵ ». Les entrées à Lyon varient en fonction de l'hôte, la nature de ce dernier pouvant même inciter la ville à renoncer à toute célébration²⁶. De même, chaque quartier des villes italiennes prépare sa fête et s'implique dans l'organisation des réjouissances²⁷.

Mais la fête se construit également contre un Autre. Cet Autre, c'est pour Christine le principal rival du duc d'Orléans, Philippe de Bourgogne. Ce dernier est le principal fondateur de la Cour amoureuse qui se réunit pour la première fois le 14 février 1400, un an exactement avant la date du *Dit de la rose*²⁸. Cette institution était destinée tout comme l'ordre de la rose à préserver l'honneur des dames²⁹. Les membres dépendaient

²⁵ *Le Dit de la rose*, op. cit., v. 41 et v. 52.

²⁶ Tania Lévy, art. cit.

²⁷ Ludmila Nélidoff, art. cit., Laura Arrighi, art. cit.

²⁸ Selon Daniel Poirion, *Le Poète et le Prince. L'évolution du lyrisme courtois de Guillaume de Machaut à Charles d'Orléans*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Publications de la faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Grenoble », n° 35, 1965, p. 37, l'institution aurait été fondée le 6 janvier 1400, d'où le fait que Loyauté apparaisse aux fidèles de Louis d'Orléans durant le mois de janvier.

²⁹ Sur la cour amoureuse, voir Arthur Piaget, « La cour amoureuse dite de Charles VI », *Romania*, n° 20, 1891, p. 422–423 et Carla Bozzolo et Hélène Loyau, *La cour amoureuse dite de Charles VI*, Paris, Le Léopard d'Or, 3 t., t. I, 1982, t. II–III, 1992. Les statuts et les membres de cette cour ont été conservés dans deux manuscrits de Paris, Bibliothèque nationale de France, français 5233 et 10469. L'association était constituée hiérarchiquement d'un prince de la cour d'Amour, de trois conservateurs (Charles VII, le duc de Bourgogne et le duc de Bourbon), de conservateurs et de

essentiellement des cours des ducs de Bourgogne et de Guyenne, et les partisans d'Orléans y figuraient en très petit nombre. *Le Dit de la rose*, dédié à Louis d'Orléans, constitue très probablement une proposition de réponse à cette association dont le succès fut important, puisqu'elle compta plus de 600 membres. La fête engendre ainsi par réaction une autre fête capable de concurrencer la première. La rivalité entre cités pousse les villes italiennes à inventer chacune des coutumes carnavalesques qui leur soient propres (comme le *carnavalone* des Milanais)³⁰ et les villes du Saint-Empire à organiser des concours à des dates identiques en diffusant toujours plus tôt leurs invitations³¹. Ces rivalités débouchent parfois plus simplement sur une perturbation de la fête première. À Sienne ou à Rome, elles donnent lieu à des rixes³², et les sauf-conduits ne préservent pas d'insultes les habitants de Lucerne en visite à Constance pour un concours de tir³³.

Il faut distinguer de cette opposition frontale un mouvement de ségrégation présent dans certaines célébrations. Les festivités se fondent sur le rejet de certains membres de la communauté, comme les pauvres à Sienne, ou tournent ces membres en ridicule ; ainsi des costumes du carnaval ou des courses à Rome³⁴. Cette séparation peut refléter un ordre du monde dans les chorégraphies festives. La procession à Sienne

24 ministres et elle avait surtout pour but des réunions festives et la production de poésie lyrique de la part des ministres. Pour une mise en parallèle de la Cour d'Amour avec *Le Dit de la rose*, voir Jacqueline Cerquiglini-Toulet, *La Couleur de la mélancolie. La fréquentation des livres au XIV^e siècle*, Paris, Hatier, coll. « Brèves Littérature », 1993, p. 49–56.

³⁰ Ludmila Nélidoff, art. cit.

³¹ Jean-Dominique Delle Luche, art. cit.

³² Ludmila Nélidoff, art. cit., Laura Arrighi, art. cit.

³³ Jean-Dominique Delle Luche, art. cit.

³⁴ Laura Arrighi, art. cit., Ludmila Nélidoff, art. cit.

s'organise en fonction du degré social et des confréries³⁵ ; hommes, femmes et clergé ont chacun un jour pour vénérer la Croix à Constantinople³⁶. C'est aussi en fonction de cette séparation des genres que Christine souhaite créer l'ordre de la rose. La cour amoureuse avait été fondée pour la défense des femmes mais ses membres étaient exclusivement masculins et les femmes n'y tenaient aucun rôle. En faisant des dames les « procureresses » de Loyauté, Christine leur confère une importance capitale, qui apparaît d'ailleurs dans la structure du dit. L'œuvre s'ouvre sur une salutation adressée « A tous les princes amoureux / [...] Et a tous amans bien apris » puis « A toutes femmes honorables », à l'image de cette séparation des sexes³⁷. Elle se conclut sur une recommandation « aux dames amoureuses³⁸ » et sur un avertissement aux hommes qui deviendraient parjures après leur entrée dans l'ordre³⁹. Hommes et femmes se caractérisent ainsi par différents types de roses (naturelles et artificielles) et d'actions, la fin du texte portant plus d'attention aux secondes (16 vers) qu'aux premiers (6 vers). Cette préséance apparaît également dans les formes d'adresse de Loyauté : elle parle aux hommes à travers des poèmes en vers mais s'adresse aux femmes dans la prose des bulles portant le sceau d'Amour, empreintes du sérieux associé à l'écriture de chancellerie. L'ambivalence de la Cour d'Amour se situait dans le fait que « [l]e langage juridique sérieux, voire solennel », servait « au jeu⁴⁰ » ; elle constituait elle-même « un jeu de

³⁵ Laura Arrighi, art. cit. On retrouve d'ailleurs la même séparation des classes sociales dans la représentation des danses macabres mais l'ordre y devient arbitraire, signe de l'égalité des hommes devant la mort.

³⁶ Céline Ménager, art. cit.

³⁷ *Le Dit de la rose*, op. cit., v. 1–6 et v. 11–12.

³⁸ *Ibid.*, v. 613.

³⁹ *Ibid.*, v. 629–631. On trouve la même mesure dans les statuts de la cour amoureuse : Daniel Poirion, op. cit., p. 38 et Jacqueline Cerquiglini-Toulet, op. cit., p. 55.

⁴⁰ Jacqueline Cerquiglini-Toulet, op. cit., p. 50.

rôle, dont le principe [était] d'acquérir de la louange, de la renommée⁴¹ ». Les bulles restituent ainsi à la loyauté son sens plein, au sérieux son univocité.

Si la fête tient à ordonner et répartir ses participants, c'est en raison de sa forte valeur identitaire : par sa force symbolique, elle permet la représentation, voire l'idéalisation, d'une classe ou du corps social tout entier. Jacqueline Cerquiglini-Toulet note que la cour amoureuse « avait voulu, par une institution qui accordait une place primordiale au rite, maintenir une cohésion sociale et une cohérence doctrinale que guettaient des forces centrifuges de tous ordres : politiques, sociales, idéologiques⁴² ». La Saint-Valentin, exportée d'Angleterre à la fin du XIV^e siècle, est vers 1400 la fête à la mode : la noblesse française y reconnaît ses propres valeurs courtoises et l'investit d'un arrière-plan littéraire, inspiré en particulier du *Roman de la rose*, lui-même très en vogue à la même époque⁴³. Œuvre de paix, cette fête crée aussi un fonds culturel commun entre deux pays en guerre⁴⁴. Lyon s'incarne dans les images de ses entrées, dans ces énigmes dont la solution correspond à une révélation de l'identité⁴⁵. La procession et le baiser de la Croix affirment par eux-mêmes une appartenance à la communauté des Chrétiens⁴⁶. La valeur identitaire de cette procession a d'ailleurs pu frapper les visiteurs par sa spécificité même : Égérie décrit ainsi en détails dans son *Journal* la

⁴¹ *Ibid.*, p. 53.

⁴² *Ibid.*, p. 56.

⁴³ *Ibid.*, p. 51. Voir aussi Pierre-Yves Badel, *Le Roman de la Rose au XIV^e siècle. Étude de la réception de l'œuvre*, Genève, Droz, coll. « Publications romanes et françaises », n° 153, 1980. Pour les manuscrits datés de la fin du XIV^e et du début du XV^e siècles, voir <http://romandelarose.org>.

⁴⁴ Nathalie Koble, *Drôles de Valentines : anthologie bilingue de poèmes de la Saint-Valentin* (sous presse).

⁴⁵ Tania Lévy, art. cit.

⁴⁶ Céline Ménager, art. cit.

cérémonie d'exposition des reliques de la Croix lors du Vendredi Saint à Jérusalem⁴⁷.

L'espace participe alors beaucoup à la symbolique des festivités. Celles-ci prennent pour cadre des lieux porteurs de la mémoire d'une civilisation, comme Jérusalem ou le Capitole. Ou bien on suit à Lyon un itinéraire presque fixe à travers les hauts lieux qui confèrent à la ville son identité⁴⁸. Cependant, la fête s'organise avant tout en fonction d'une figure tutélaire. C'est Louis d'Orléans qui donne son sens au *Dit de la rose*. Après la mort du duc, Christine supprimera d'ailleurs cette œuvre de ses manuscrits en recueil. Avant de vendre au duc de Berry le manuscrit qu'elle avait copié pour Louis d'Orléans mais qu'elle n'avait pu lui offrir avant son assassinat, Christine retranche les feuillets sur lesquels l'œuvre avait déjà été copiée⁴⁹, comme si *Le Dit de la rose* n'avait plus de raison d'être sans son dédicataire. Du pape régnant dépend beaucoup la beauté des festivités du carnaval, comme celles de l'Assomption à Sienne qui profitent d'un pape siennois pour gagner en splendeur⁵⁰. L'entrée solennelle se construit toute entière autour de son hôte, qui en transporte pour ainsi avec lui dire l'espace : les histoires ne sont jouées qu'une fois, en sa présence, le cheminement dans la ville déclenchant les différentes étapes d'une célébration fragmentée⁵¹. À ce visiteur revient la tâche de lire la ville, activité de déchiffrement et d'interprétation d'un décor chaque fois renouvelé, dans un temps toujours éphémère. Par ses liens avec la poésie de circonstance et sa volonté créative, *Le Dit de la rose* illustre à ce titre une dernière particularité festive : d'ordre toujours fini, la fête est

⁴⁷ *Ibid.*

⁴⁸ Tania Lévy, art. cit.

⁴⁹ Gilbert Ouy, Christine Reno et Inès Villela-Petit, *Album Christine de Pizan*, Turnhout, Brepols, coll. « Texte, codex & contexte », n° 14, 2012, p. 178–179, p. 233–234 notes 35 et 38 et p. 238.

⁵⁰ Ludmila Nélidoff, art. cit., Laura Arrighi, art. cit.

⁵¹ Tania Lévy, art. cit.

cependant ouverte sur un infini, celui des engendremens successifs et du recommencement.